

Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti (10 mai 1931-17 février 1933) [Deuxième mission Griaule]

par Éric Jolly, CNRS, Institut des mondes africains (IMAF)

Fort de sa première expérience de terrain de 1928-1929, Marcel Griaule organise et dirige une seconde mission beaucoup plus ambitieuse en termes de personnel, d'équipement, de durée et d'amplitude géographique. Voyage transafricain de vingt et un mois, Dakar-Djibouti est en effet la plus grande expédition ethnographique française, et la seule à être financée par voie parlementaire. Elle coïncide avec l'exposition coloniale internationale de 1931 et profite ainsi de l'engouement national pour les colonies françaises, mais elle participe surtout à la reconnaissance et à la professionnalisation de l'ethnologie française par sa médiatisation, par ses soutiens politiques, par ses nouvelles méthodes d'enquête et de collecte, par l'ampleur de ses résultats, et par ses liens étroits avec l'Institut d'ethnologie et le Musée d'ethnographie du Trocadéro, dont elle est l'antenne mobile et le laboratoire expérimental. Influencée également par les expéditions naturalistes du XIX^e siècle et par la croisière noire Citroën de 1924-1925, cette mission est composée de quatre membres permanents (Marcel Griaule, Marcel Larget, Michel Leiris et Éric Lutten) et de sept membres temporaires (Abel Faivre, Deborah Lifchitz, Jean Mouchet, Jean Moufle, Michel Oukhtomsky, Gaston-Louis Roux et André Schaeffner).

Les préparatifs

Pour obtenir l'appui de l'Institut d'ethnologie, Griaule dépose un premier projet en mai 1930, un an avant le départ effectif de l'expédition. Il prévoit alors un budget de 300 000 francs pour un périple de quatre personnes sur dix-huit mois entre Dakar et Djibouti, mais, à l'inverse de sa mission précédente, son projet ne cessera de prendre de l'ampleur dans les mois qui suivront, même si l'itinéraire et les moyens de transports ne varieront guère, à quelques détails près. En septembre, Griaule peut désormais compter sur six participants et, en avril 1931, ce nombre grimpe à onze tandis que les dépenses estimées dépassent désormais le million de francs. En raison de cette évolution vers une mission prestigieuse exigeant toujours plus de personnel, d'équipement et de financement, le départ, annoncé initialement pour la fin de l'année 1930, est finalement reporté au mois de mai 1931.

Pour trouver des financements et des sponsors, une campagne de presse est planifiée par Georges Henri Rivière, sous-directeur du Musée d'ethnographie du Trocadéro et administrateur parisien de la mission. Dès le début du mois d'octobre 1930, il diffuse le programme de la mission à une cinquantaine de journaux et sollicite simultanément le concours de journalistes ou de personnalités connues pour susciter des articles élogieux sur la future expédition¹. Cette stratégie publicitaire, à laquelle Griaule et Leiris participent, se prolonge pendant plusieurs mois ; elle vise en premier lieu à séduire les mécènes et les entreprises susceptibles de sponsoriser la mission, mais elle cherche également à créer un mouvement de sympathie envers l'ethnologie en jouant sur la soif d'exotisme du grand public.

Pour des raisons similaires, Georges Henri Rivière et Marcel Griaule organisent plusieurs « coups médiatiques » peu de temps avant le départ : un gala de boxe, le 15 avril 1931, et une exposition du matériel de la mission, du 30 avril au 3 mai 1931. Le match de boxe oppose Roger Simendé, champion de France des poids plume, à l'afro-américain Alfonso Brown, champion du monde des poids coq. Ami de Rivière, Al Brown renonce à ses gains au bénéfice de la mission et offre ainsi à Griaule 101 335 francs². Quant à l'exposition du matériel au Musée d'ethnographie du Trocadéro, elle répond à trois objectifs : honorer les entreprises partenaires qui ont cédé leurs produits gracieusement ou avec des réductions substantielles, faire la publicité du musée, et enfin démontrer le caractère scientifique, moderne et imposant de cette expédition ethnographique. Les provisions et l'équipement perfectionné de la mission sont en effet dévoilés au public à l'exception de ses trois véhicules Ford : chaland métallique démontable, armes de défense ou de chasse, conserves alimentaires, phonographe-enregistreur à cylindres, électroscope de radioactivité, matériel de bureau et de campement. Les cent cinquante cantines de bagages emportées par la mission comprennent également deux caméras, cinq appareils photographiques, une chambre claire, une trousse anthropométrique, une radio, une machine à écrire, sept tentes et cinq tonnes de nourriture.

À partir de janvier 1931, la campagne médiatique initiée par Rivière se double d'un intense lobbying auprès des politiques afin d'obtenir un financement exceptionnel de 700 000 francs par voie parlementaire. Un projet de loi est déposé en ce sens ; il est adopté par les députés le 28 mars et par les sénateurs dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril. Promulguée le 19 avril, cette loi est importante pour trois raisons : elle confère à la mission l'assise financière dont elle rêvait, elle lui donne une légitimité nationale et elle contribue à la reconnaissance officielle de l'ethnologie. En cumulant les subventions publiques et privées, Griaule dispose ainsi sur le papier d'un budget de près de 1 228 000 francs pour son expédition³.

1 Anonyme, Communiqué de presse, in Marcel Griaule *et al.*, *Cahier Dakar-Djibouti*, édité par Éric Jolly et Marianne Lemaire, 2015, Meurcourt, Éditions Les Cahiers, pp. 81-83.

2 Marcel Griaule, Al Brown et la mission Dakar-Djibouti, in Marcel Griaule *et al.*, *Cahier Dakar-Djibouti*, édité par Éric Jolly et Marianne Lemaire, 2015, Meurcourt, Éditions Les Cahiers, pp. 147-159.

3 En dehors des 700 000 francs octroyés par la loi du 31 mars 1931 (et pris sur le budget du ministère de l'Instruction publique), la mission obtient notamment les subventions suivantes : Institut d'ethnologie : 120 000 francs ; Fonds Al Brown (recette du match de boxe) : 101 335 francs ; David David-Weill : 50 000 francs ;

L'itinéraire

Dans ses grandes lignes, l'itinéraire suivi par les membres de la mission est celui qu'ils avaient prévu au moment de leur départ, à l'exception de deux ou trois changements importants. En Afrique de l'Ouest, Griaule renonce à passer par la Côte-d'Ivoire à cause d'une épidémie de fièvre jaune et, en Éthiopie, il modifie son trajet à deux reprises : pour des raisons de sécurité, il séjourne à Gondar au lieu d'aller au Godjam et, pour des motifs diplomatiques, il préfère rejoindre Djibouti en passant par l'Érythrée et non par Addis Abeba. Par ailleurs, il est difficile de rendre compte du parcours précis des membres de la mission : ceux-ci se séparent parfois en plusieurs groupes pour suivre des chemins différents et accroître ainsi leur aire de recherche ; certains d'entre eux rejoignent le groupe principal en cours de route, par des chemins de traverse ; et enfin Griaule multiplie les « tournées » d'information et de collecte dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour des principales étapes de son itinéraire.

Le voyage de Paris au Soudan anglo-égyptien

Le 10 mai 1931, une partie des membres de la mission (Lutten, Mouchet, Moufle et Larget) quitte le Trocadéro avec l'ensemble des véhicules en direction du Havre. Le 13, ils chargent le matériel sur le paquebot Saint-Firmin qui appareille deux jours plus tard. Griaule et Leiris ont également fait le voyage jusqu'au Havre, mais ils reviennent à Paris et prennent le train le 18 mai, en compagnie d'Oukhtomsky, afin d'embarquer sur le Saint-Firmin lors de son escale à Bordeaux. Le 19, le bateau quitte le port et arrive à Dakar le 31 mai. Du 12 juin au 4 août, les membres de la mission empruntent le chemin de fer allant de Dakar, au Sénégal, jusqu'à Bamako, au Soudan français : ils disposent de deux wagons plats pour leurs véhicules et d'un wagon voyageur qu'ils décrochent régulièrement du train pour effectuer des tournées automobiles ou pédestres autour des gares suivantes : Tamba-Kounda du 14 au 22 juin, Kidira du 23 au 27 juin, Kayes du 28 juin au 5 juillet, Mahina du 6 au 12 juillet et Kita du 14 juillet au 3 août. Malade quasiment depuis le départ, Oukhtomsky est évacué sur Dakar le 11 juillet.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Institut de France) : 35 000 francs ; Commission des missions (ministère de l'Instruction publique) : 30 000 francs ; Musée d'ethnographie du Trocadéro : 30 000 francs ; Fondation David-Weill (Université de Paris) : 20 000 francs ; Gouvernement de la Côte Française des Somalis : 15 000 francs [initialement 20 000] ; Comité français pour l'étude scientifique des problèmes de population : 12 000 francs ; Muséum national d'histoire naturelle : 10 000 francs ; Bibliothèque nationale : 10 000 francs ; Société des amis du Musée d'ethnographie du Trocadéro : 10 000 francs ; Association française pour l'avancement des sciences : 10 000 francs ; Melle de Montfort : 10 000 francs ; Raymond Roussel : 10 000 francs ; S. Van den Berg : 10 000 francs ; Banque de Paris et des Pays-Bas : 10 000 francs ; Académie des sciences coloniales : 5 000 francs ; Fondation nationale pour l'étude des sciences et des civilisations étrangères : 5 000 francs ; Institut des recherches agronomiques (ministère de l'Agriculture) : 3 000 francs ; Gouvernement général de l'Afrique équatoriale française : 2 000 francs ; Crédit foncier d'Algérie et de Tunisie : 2 000 francs ; Jean R. Chalon : 2 000 francs ; Centre international de synthèse : 1 000 francs ; Institut colonial français : 1 000 francs ; Comité de l'Afrique française : 1 000 francs, Banque Vivet-Rigault-Leiris : 1 000 francs. À titre personnel, Griaule obtient également une bourse Rockefeller d'un montant de 165 000 francs pour faire vivre sa famille pendant son absence.

Arrivés à Bamako le 4 août, les membres de la mission se séparent en deux groupes lorsqu'ils quittent la ville le 27 : Griaule, Larget, Mouchet et Moufle embarquent à Koulikoro à bord du « Mage » et descendent le Niger jusqu'à Ségou, tandis que Leiris et Lutten font un détour en camion par Bougouni, Sikasso et Koutiala avant de rejoindre le reste de la mission à Ségou le 4 septembre. Le lendemain, nouvelle séparation : alors que Larget et Moufle continuent à descendre le Niger jusqu'à Mopti, leurs compagnons les rejoignent le 10 septembre par la route en passant par Bla, San et Sofara. Après une tournée fluviale sur le Bani jusqu'à Djenné, les membres de la mission quittent Mopti le 28 septembre et s'installent le lendemain à Sanga, en pays dogon, jusqu'au 19 novembre. André Schaeffner les y rejoint le 18 octobre, tandis que le mécanicien Moufle, démissionnaire, les quitte le 8 novembre. Le 25 novembre, ils sont tous de retour à Mopti et, à l'exception de Larget, ils continuent trois jours plus tard vers la Haute-Volta, où ils passent par Ouahigouya, Ouagadougou et Fada-Ngourma. Entrés au Dahomey le 4 décembre, ils parviennent à Porto-Novo le 11. Après une tournée dans les environs, ils en repartent le 17 en direction du Niger et atteignent Niamey le 21. Ils y retrouvent Larget qui a descendu le Niger en chaland de Mopti jusqu'à Ansongo puis a rejoint Niamey par camion trois jours avant eux.

Le 26 décembre, ils poursuivent tous ensemble vers l'est en passant par Kano au Nigéria et, le 1^{er} janvier 1932, ils sont à Mora, au Nord-Cameroun. Après avoir exploré les alentours, ils en repartent le 12 janvier pour s'installer un peu plus au sud à Garoua. À partir de cette ville, ils effectuent de multiples « tournées » par groupes de deux ou trois, notamment vers Léré à l'est, Poli au sud et Rey-Bouba au sud-est. Larget et Lutten effectuent même une grande boucle jusqu'à Fort-Lamy au Tchad (actuel Ndjamena). Un mois plus tard, ils continuent vers le sud jusqu'à Yaoundé, où Schaeffner et Mouchet quittent la mission. Le 21 février, Griaule, Leiris et Lutten se séparent de Larget et se dirigent vers le Gabon, mais font finalement demi-tour à Ebolowa pour retourner à Yaoundé et prendre la route de Bangui. Ils arrivent dans la capitale centrafricaine le 9 mars et, le 15 mars, ils rejoignent Larget, arrivé en « éclaireur » huit jours plus tôt à Bangassou.

Laisant provisoirement Lutten à Bangassou, Griaule, Leiris et Larget passent ensuite par Buta, au Congo Belge, avant d'entrer au Soudan anglo-égyptien. Le 29 mars, ils sont à Juba et, le 10 avril, ils prennent le bateau pour descendre le Nil. Larget et Leiris débarquent à Kosti tandis que Griaule continue jusqu'à Karthoum, puis, à partir de Sennar, ils font route ensemble jusqu'au poste de douane de Gallabat, à la frontière de l'Éthiopie. Faivre, qui est venu par Alexandrie et Karthoum, les y rejoint le 17 mai. Quant à Lutten, il arrive à Gallabat sept jours plus tard après avoir été obligé de retourner à Bangui depuis Bangassou pour régler différents problèmes matériels.

De la frontière éthiopienne à Djibouti

Le 31 mai 1932, une première caravane de chameaux et de mulets, conduite par Leiris et Faivre, franchit la douane éthiopienne à Metema et se dirigent vers le lac Tana. Griaule, Larget et Lutten suivent neuf jours plus tard et les deux groupes se retrouvent à Wahni le 11 juin. Ils poursuivent

ensuite sur Tchelga et arrivent le 1^{er} juillet à Gondar, où ils restent plus de cinq mois. Roux et Lifchitz les y rejoignent le 11 juillet après un long périple depuis Djibouti. Après être arrivés en train à Addis Abeba le 5 avril, ils en étaient repartis le 11 mai avec une caravane de mulets et, le 3 juin, ils atteignent Zaghié sur la rive sud du lac Tana, lieu de rendez-vous initial avec le reste de la mission. Ayant appris que Griaule s'était finalement installé à Gondar, ils traversaient alors le lac en bateau pour accoster sur la rive nord où ils retrouvaient Leiris, envoyé à leur rencontre.

Le retour s'effectue par l'Érythrée, par des chemins muletiers, mais selon deux itinéraires différents. Faivre avait quitté le reste du groupe le 27 octobre pour prendre le bateau de Massaoua à Djibouti, puis de Djibouti à Marseille. Le 5 décembre, Griaule, Larget, Leiris et Lutten quittent à leur tour Gondar avec leur caravane en direction du nord-ouest. Le 17 décembre, ils franchissent la frontière érythréenne à Omager et continuent jusqu'à Teseney. De là, Lutten passe au Soudan anglo-égyptien pour retourner provisoirement à Gallabat, tandis que Griaule, Larget et Leiris se rendent à Agordat pour y attendre les autres membres de la mission. De leur côté, Lifchitz et Roux partent de Gondar le 14 décembre en direction de l'ouest, en prenant le même chemin que celui emprunté par Griaule à l'aller. Le 21 décembre, ils atteignent Gallabat, à la douane anglo-égyptienne et, cinq jours plus tard, ils en repartent en voiture avec Lutten, venu à leur rencontre, afin de rejoindre Griaule à Agordat.

Après une halte à Asmara, où ils vendent leurs véhicules, ils prennent tous le bateau à Massaoua et rejoignent Djibouti le 10 janvier 1933. Leiris et Lutten font un aller-retour en train à Addis Abeba tandis que Griaule, en froid avec les autorités éthiopiennes, reste sur place. Le 7 février, les membres de la mission quittent le port de Djibouti et ils accostent à Marseille le 17 février 1933 au matin.

Les méthodes d'enquête, de collecte et de notation

En s'inspirant des enseignements de l'Institut d'ethnologie, Griaule expérimente sur le terrain un protocole d'enquête, de collecte et de notation qui répond à un triple objectif : démontrer la scientificité et la modernité d'une discipline en quête de normes et de reconnaissance ; prouver ses qualités de chef d'équipe ; et enfin, tout voir et tout saisir avec rapidité, efficacité et exhaustivité, en accumulant en chemin le maximum d'informations et d'échantillons culturels, linguistiques, botaniques et zoologiques, de la collection d'objets aux listes de mots. Certaines des méthodes employées sont définies en amont dans des manuels conçus soit par des enseignants de l'Institut d'ethnologie, soit par les membres de la mission.

Collectes de mots et d'objets

Pour les enquêtes linguistiques ou pour la transcription phonétique, Mouchet, Griaule, Leiris et Lifchitz suivent les instructions publiées en 1928 par Marcel Cohen et se servent du questionnaire conçu par le même auteur⁴. En revanche, Michel Leiris et Marcel Griaule rédigent eux-mêmes, à

⁴ Marcel Cohen, *Les Instructions d'enquêtes linguistiques*, Paris, Institut d'ethnologie, 1928 ; *Questionnaire linguistique*, Paris, Institut d'ethnologie, 1928.

partir des cours de Marcel Mauss, un petit manuel imprimé en mai 1931, juste avant leur départ : *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*. Financée par les bénéfices du match de boxe Al Brown–Simendé et éditée par la mission Dakar-Djibouti et le Musée d'ethnographie du Trocadéro, cette brochure s'adresse autant aux ethnographes de métier qu'aux voyageurs, administrateurs coloniaux ou missionnaires : elle donne des conseils ou des règles méthodologiques pour recueillir des objets exotiques, les documenter et les envoyer au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

Au cours de la mission, Griaule distribue ce manuel aux Européens croisés en chemin et applique lui-même les méthodes ou les modèles de notation qu'il a contribué à élaborer. Il entreprend de vastes collectes de spécimens ethnographique pour témoigner de la culture matérielle de chaque société, constitue des séries d'une région à une autre à titre de comparaison, achète et photographie des objets à différents stades de leur confection pour illustrer les techniques de fabrication, et établit une fiche documentaire en neuf points pour chaque objet récolté.

Travail d'équipe

La division des tâches au sein d'une équipe pluridisciplinaire est une autre caractéristique des méthodes employées au cours de Dakar-Djibouti. Ce choix vise, là encore, à tout saisir avec rapidité et efficacité en associant différentes compétences, en couvrant plusieurs domaines de recherche, en croisant les observations et les points de vue, et en se partageant le travail ou en agissant de concert. De fait, au sein de l'équipe dirigée par Griaule, chacun a sa spécialité, ses tâches spécifiques et ses thèmes d'étude privilégiés.

Le chef de mission organise le travail collectif, développe les photographies et étudie plus particulièrement les jeux et les masques. Michel Leiris, homme de lettres, se charge du secrétariat de la mission (courrier, rapports, agenda...), tient les registres d'objets ou de photographies et enquête prioritairement sur la circoncision, la possession et les sociétés d'initiation. Opérateur cinématographique et « responsable du personnel indigène », Éric Lutten centre ses enquêtes sur les techniques. Jean Mouchet, le premier linguiste, documente plusieurs langues vernaculaires et enregistre, transcrit et traduit de nombreux chants et contes. Le musicologue André Schaeffner s'occupe des manifestations musicales et chorégraphiques. Diplômée d'amharique, la linguiste Deborah Lifchitz collecte des manuscrits éthiopiens et travaille sur deux populations non chrétiennes. Le naturaliste Abel Faivre se charge de l'herbier, de la naturalisation des animaux et des plans de bâtiments. L'artiste peintre Gaston-Louis Roux enquête sur les techniques picturales des Éthiopiens et échange ses copies contre d'anciennes peintures. Enfin, Marcel Larget s'occupe essentiellement du matériel, de l'intendance et de l'infirmerie.

À cette division des tâches s'ajoute une grande polyvalence pour combler l'absence de tel ou tel spécialiste : suivant les circonstances, Griaule, Lutten ou Leiris organisent des fouilles, prélèvent des

ossements, établissent des fiches anthropométriques ou collectent des animaux et des plantes pour le Muséum national d'histoire naturelle.

Observations et enquêtes orales

Membres d'une équipe, les ethnographes de Dakar-Djibouti obéissent aussi à des règles communes pour enregistrer par écrits les informations qu'ils recueillent. Ils utilisent tous des carnets manifold, et remplissent chaque fiche selon un même modèle, avec un titre thématique en haut et au centre, le nom de la population à gauche et le lieu d'enquête à droite. Détachée du carnet, la fiche originale est versée au retour dans un fichier collectif en étant classée à l'entrée thématique correspondante, tandis que le double carbone est donné à la personne travaillant sur le sujet en question. En revanche, le nom du scripteur n'est jamais mentionné : les renseignements consignés sur les fiches sont conçus en effet comme des données brutes et objectives, indépendantes à la fois du contexte de l'enquête et de l'identité du rédacteur ou de l'informateur.

Sur le plan des enquêtes orales, la mission Dakar-Djibouti combine recherches extensives, effectuées en cours de route, et recherches intensives, lors de ses principales étapes (en pays dogon, à Gondar et dans une moindre mesure au Nord-Cameroun). Superficielles, les premières ont la saveur d'explorations aventureuses et sont présentées comme des « coups de sonde » ou des travaux préliminaires sur des thématiques précises ou sur des populations peu connues, tandis que les secondes visent à archiver la totalité d'une société sous forme de fiches, de collections d'objets, de photographies et de films. Pour ces recherches plus approfondies, le travail en équipe ne sert pas seulement à enquêter simultanément sur plusieurs sujets : sous la direction de Griaule, les membres de Dakar-Djibouti se déploient également sur le terrain, soit pour observer et enregistrer la totalité d'un rituel à partir de positions différentes, soit pour effectuer des recensements exhaustifs (inventaire d'une concession familiale, repérage des édifices religieux d'un village...). Ce quadrillage stratégique de l'espace sera théorisé ultérieurement par Griaule sous l'expression « observation plurielle », sous l'influence sans doute de son expérience antérieure d'observateur aérien. En Éthiopie, toutefois, les recensements sont effectués par des collaborateurs locaux de la mission, dans le prolongement des méthodes employées par Griaule lors de son premier terrain : muni d'un carnet, chaque enquêteur éthiopien établit la liste des esclaves, guérisseurs, familles... de la ville de Gondar ou d'un de ses quartiers.

Investigations urgentes et interrogatoires judiciaires ?

Souvent pressantes ou envahissantes, les recherches collectives menées par la mission se distinguent nettement de l'observation participante, à l'exception de l'étude plus solitaire de Michel Leiris sur les génies *zar*, en Éthiopie. Dans les colonies françaises, Griaule revendique même, avec une pointe de provocation, des techniques d'investigation empruntées aux enquêtes judiciaires ou policières. En pays dogon notamment, les membres de la mission jouent de leur autorité de Blancs pour triompher

des silences ou des mensonges présumés de leurs informateurs et obtenir ainsi des « aveux » : ils recueillent leurs « dépositions », les soumettent à des « interrogatoires », confrontent leurs déclarations et s'emporent parfois face à leur mutisme ou à leurs contradictions. Au Soudan français, ils dérobent ou « réquisitionnent » également différents objets religieux (« fétiches », masques, statuettes...).

Le contexte colonial autorise ou même favorise de telles pratiques, certes, mais sans les justifier. Toutes les méthodes évoquées précédemment – travail collectif, interrogatoires, quadrillage de l'espace, « tournées » exploratoires, recensements, vols et collectes massives d'objets – sont en partie fondées sur un paradigme disciplinaire. Pour les ethnographes du début des années 1930, leurs objets d'étude privilégiés, voire exclusifs, sont des sociétés exotiques « traditionnelles » et « authentiques » perçues chacune comme une totalité pure, fermée et figée, indemne jusqu'à présent de toute « contamination » du fait de leur isolement relatif, de leur fonctionnement holiste et de leur culture du secret. Mais en raison justement de leur incapacité supposée à évoluer et des changements induits par la colonisation ou par les nouvelles religions, ces sociétés seraient menacées à brève échéance de disparition ou d'acculturation. Selon ce point de vue, il est donc urgent de procéder à des collectes et des enquêtes ethnographiques pour archiver, dans leur totalité, ces mondes clos et immuables. C'est ce paradigme qui sert à justifier la plupart des choix méthodologiques de Griaule au moment de Dakar-Djibouti.

Les résultats scientifiques et littéraires

Par son ampleur, ses méthodes, ses collectes, sa médiatisation et ses résultats scientifiques, la mission Dakar-Djibouti a un impact important sur la discipline et sur ses institutions phares. Elle a recueilli en chemin plus de 400 peintures ou manuscrits éthiopiens et environ 3 500 objets, envoyés au fur et à mesure au Musée d'ethnographie du Trocadéro. Conformément aux instructions de Mauss, il s'agit en majorité d'objets courants (ustensiles, vêtements, armes, matériel de pêche, pièges, jouets...), malgré une collecte de plus en plus orientée vers la sphère religieuse à partir de Bamako. Cette impressionnante récolte comble les lacunes du Musée d'ethnographie et lui permet d'ouvrir une immense salle d'Afrique noire dans la foulée de l'exposition Dakar-Djibouti, inaugurée le 1^{er} juin 1933. Dans des locaux modernes récemment aménagés, 2 500 des objets rapportés par la mission sont exposés dans trois espaces thématiques : ethnographie générale, pêche et peintures éthiopiennes⁵. Entourés de panneaux explicatifs et de photographies prises en contexte, ils sont présentés et documentés selon les nouvelles méthodes muséographiques prônées par Georges Henri Rivière, avec l'objectif de redonner vie à ces témoignages culturels. Dans le même esprit, un somptueux catalogue, rédigé par les membres de la mission, accompagne cette exposition⁶.

5 Une quatrième salle expose les photographies prises au cours de la mission.

6 Publié pour l'exposition de juin 1933, ce catalogue correspond au numéro 2 de la revue *Minotaure*, entièrement consacré à Dakar-Djibouti.

Au Musée d'ethnographie du Trocadéro, les expériences et les documents acquis au cours de Dakar-Djibouti permettent aussi l'ouverture, en juillet 1933, des départements d'ethnologie musicale et d'Afrique noire, confiés respectivement à André Schaeffner et Michel Leiris. D'autre part, pour les fiches servant à documenter les objets collectés, le modèle établi par la mission devient la norme au musée du Trocadéro pendant plusieurs décennies⁷. À partir de mai 1933, le même établissement organise pour la première fois des travaux pratiques à destination des étudiants de l'Institut d'ethnologie en confiant cet enseignement méthodologique aux membres de Dakar-Djibouti. Par ses répercussions directes ou indirectes, la deuxième mission Griaule contribue ainsi à la rénovation du Musée d'ethnographie et à la création future, en 1938, sous le nom de musée de l'Homme, d'un grand centre cumulant les fonctions de recherche, d'enseignement, de documentation et d'exposition, grâce au regroupement du musée avec l'Institut d'ethnologie. Enfin, pour ses trois autres missions des années 1930, Griaule continuera d'appliquer la plupart des méthodes expérimentées au cours de Dakar-Djibouti : travail d'équipe, collecte massive, autonomie de déplacement, enquêtes à la fois extensives et intensives...

Les documents sonores et visuels rapportés par la mission impressionnent par leur quantité. Avec les 3 600 mètres de film tournés par Lutten, Griaule espérait produire un film grand public, mais les rushs, souvent surexposés, sont finalement peu exploités, mêmes s'ils sont parfois utilisés comme documents de travail pour animer des conférences ou pour découper les mouvements des danseurs dogon. Souvent inédites et d'un intérêt évident, les 6 000 photographies prises en cours de route par Griaule et Lutten servent avant tout à documenter les objets exposés au Musée d'ethnographie ou à illustrer les publications et les conférences des différents membres de la mission. Quant aux 200 enregistrements sonores sur cylindres effectués par le linguiste Mouchet et par le musicologue Schaeffner, ils ont été partiellement transcrits sur le terrain, en particulier les chants de circoncis et les contes recueillis auprès des enfants à Kita et à Bamako.

Des matériaux rapportés, les membres de la mission tirent une soixantaine d'articles⁸. Il s'agit principalement d'études ethnographiques sur des objets, des peintures, des rites, des cultes ou des jeux, mais une quinzaine de textes rendent compte également, sous forme de récits ou de rapports, du voyage et des résultats de l'expédition. Moins nombreux, les quelques articles linguistiques, ethnozoologiques et ethnomusicologiques témoignent néanmoins des ambitions pluridisciplinaires de cette mission scientifique. Sur plusieurs décennies, Griaule, Leiris et Lifchitz publient aussi sept livres issus, partiellement ou totalement, de Dakar-Djibouti : tous ces ouvrages sont des monographies concernant le pays dogon ou l'Éthiopie (jeux, masques, textes « magico-religieux », culte de possession et « langue secrète »), à l'exception d'un récit littéraire – le journal de voyage de

7 À l'issue d'une réunion avec les membres de Dakar-Djibouti, juste après leur retour, un dixième point à remplir, intitulé « divers », sera toutefois ajouté au modèle original.

8 Tous ces articles, ainsi que les conférences des membres de Dakar-Djibouti, sont rassemblés et commentés dans l'ouvrage de Marcel Griaule *et al.*, *Cahier Dakar-Djibouti*, Meurcourt, Éditions Les Cahiers, édition établie, présentée et annotée par Éric Jolly et Marianne Lemaire, 2015.

Leiris⁹ – dont les rééditions successives contribuent aujourd’hui encore à la notoriété ambivalente de la mission. À leur retour, les membres de Dakar-Djibouti contribuent également au succès médiatique de la mission en donnant huit conférences radiophoniques, en acceptant de nombreuses interviews et en publiant leurs témoignages dans des journaux ou des revues grand public, avec l’objectif de donner une image attrayante et moderne de l’ethnographie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES PRINCIPALES

- ANONYME, 2015 [1930], Communiqué de presse, in Marcel Griaule *et al.*, *Cahier Dakar-Djibouti*, édité par Éric Jolly et Marianne Lemaire, Meurcourt, Éditions Les Cahiers, pp. 81-83.
- BONDAZ Julien, 2011, L’ethnographie comme chasse. Michel Leiris et les animaux de la mission Dakar-Djibouti, *Gradhiva*, n° 13 (n. s.), pp. 162-181.
- BOSC-TIESSÉ Claire et Anaïs WION, 2005, *Peintures sacrées d’Éthiopie. Collection de la mission Dakar-Djibouti*, Saint-Maur-des-Fossés, Sépia.
- CALAME-GRIAULE Geneviève, 1989, Marcel Griaule et la mission Dakar-Djibouti, in *Coloniales 1920-1940*, catalogue d’exposition du Musée Municipal de Boulogne-Billancourt, pp. 101-107.
- CALTAGIRONE Benedetto, 1988, Le séjour en Éthiopie de la mission Dakar-Djibouti, *Gradhiva*, n° 5, pp. 3-11.
- CLIFFORD James, 1982, Feuilles volantes, in Jacques Hainard et Roland Khaer (eds), *Collections passion*, Neuchâtel, Musée d’ethnographie, pp. 101-113.
- Cohen Marcel, 1928, *Les Instructions d’enquêtes linguistiques*, Paris, Institut d’ethnologie.
- 1928, *Questionnaire linguistique*, Paris, Institut d’ethnologie.
- DI LAURO Raffaele, 1936, *Tre anni a Gondar*, Milano, A. Mondadori.
- GIOBELLINA BRUMANA Fernando, 2001, El etnologo y sus fantasmas. Leiris en Africa, *Revista de dialectologia y tradiciones populares*, 56 (2), pp. 185-216.
- GÉRARD Brice, 2012, De l’ethnographie à l’ethnomusicologie. Les notes de terrain d’André Schaeffner au début des années 1930, *L’Homme*, n° 191, pp. 139-174.
- 2012, La mission Dakar-Djibouti (1931-1933). André Schaeffner et l’histoire de l’ethnomusicologie en France, in Laurent Aubert (ed.), *L’air du temps. Musiques populaires dans le monde*, Rennes, Éditions Apogée, pp. 100-105.
- GRIAULE Marcel, Michel LEIRIS, Doborah LIFCHITZ, Éric LUTTEN, Jean MOUCHET, Gaston-Louis ROUX, André SCHAEFFNER, 2015, *Cahier Dakar-Djibouti*, édition établie, présentée et annoté par Éric Jolly et Marianne Lemaire, Meurcourt, Éditions Les Cahiers.
- JAMIN Jean, 1982, Objets trouvés des paradis perdus. À propos de la mission Dakar-Djibouti, in Jacques Hainard et Roland Kaehr (eds), *Collection passion*, Neuchâtel, Musée d’ethnographie, pp. 51-74.

⁹ Michel Leiris, *L’Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 1934 (repris notamment dans M. Leiris, *Miroir de l’Afrique*, édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin, Paris, Gallimard, « Quarto », 1996).

- 1985, Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues ?, in Jacques Hainard et Roland Kaehr (eds), *Temps perdu, temps retrouvé*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, pp. 51-74.
- 1996, Introduction à *Miroir de l'Afrique* [et] Présentation de *L'Afrique fantôme*, in Michel Leiris, *Miroir de l'Afrique*, Paris, Gallimard, pp. 9-59, 65-85.
- 2014, *Le Cercueil de Queequeg. Mission Dakar-Djibouti, mai 1931-février 1933*, Les Carnets de Bérose n° 2, Lahic/DPRPS-Direction des patrimoines, en ligne : http://www.berose.fr/IMG/pdf/jj_6-09web.pdf.

JOLLY Éric, 2007, La mission ethnographique Dakar-Djibouti : collecte itinérante et maîtrise du terrain, in Christian Jacob (ed.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, pp. 875-896.

JOLLY Éric et Marianne LEMAIRE, 2015, Dakar-Djibouti au fil des textes, in Marcel Griaule et al., *Cahier Dakar-Djibouti*, Meurcourt, Éditions Les Cahiers, pp. 11-67.

LEIRIS Michel, 1934, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard (repris dans Michel Leiris, *Miroir de l'Afrique*, édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin, Paris, Gallimard, 1996).

— 1948, *La Langue secrète des Dogons de Sanga*, Paris, Institut d'ethnologie.

— 1958, *La Possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar*, Paris, Plon.

LIFCHITZ Deborah, 1940, *Textes éthiopiens magico-religieux*, Paris, Institut d'ethnologie.

MERCIER Jacques, 1993, Rencontres, fiches et savoirs. Le butin des zar, *Gradhiva*, n° 14, pp. 41-50.

— 2003, *Les traversées éthiopiennes de Michel Leiris. Amour, possession, ethnographie*, Montpellier, L'Archange Minotaure.

MINOTAURE, 1933, n° 2, *Mission Dakar-Djibouti 1931-1933*.

LA MISSION ETHNOGRAPHIQUE DAKAR-DJIBOUTI, 1931-1933, *Cahiers ethnologiques* n° 5, Université de Bordeaux II, 1984.

PIERRE Anne-Laure, 2001/2002, Ethnographie et photographie. La mission Dakar-Djibouti, *Gradhiva*, 30-31, pp. 104-113.

SÁNCHEZ DURÁ Nicolás et Hasan G. López SANZ (eds), 2009, *La misión etnográfica y lingüística Dakar-Djibouti (1931-1933) y el fantasma de África*, catalogue de l'exposition du même nom au « Museu Valencià de la Il·lustració i de la Modernitat » (27 février-10 mai 2009).

SOHIER Estelle, 2012, Une séquence photographique de la mission Dakar-Djibouti : les funérailles d'Ayaléo, *Afriques*, 2012, en ligne : <http://afriques.revues.org/954>.

Pour citer ce document : Jolly, Éric, 2016, Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti (10 mai 1931-17 février 1933) [Deuxième mission Griaule] in *À la naissance de l'ethnologie française. Les missions ethnographiques en Afrique subsaharienne (1928-1939)*. <http://naissanceethnologie.fr/>